



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

**Jane AUSTEN**

**(Angleterre)**

**(1775-1817)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout '*Orgueil et préjugés*').**

**Bonne lecture !**

Née le 16 décembre 1775 à Steventon, près de Basingstoke (Hampshire), dans le presbytère de son père, George, pasteur anglican de ce village de trente familles, Jane était la dernière de ses huit enfants (six garçons et deux filles).

En 1783, selon la tradition familiale, elle, sa sœur aînée, Cassandra, et leur cousine, Jane Cooper, furent envoyées à Oxford pour y être éduquées par Mrs Ann Cawley qu'elles suivirent à Southampton un peu plus tard cette même année. Les deux sœurs y contractèrent le typhus qui manqua d'emporter Jane. Elles furent ensuite élevées chez leurs parents jusqu'à leur départ en pension, au début de l'année 1785, à "Abbey House School", à Reading. L'enseignement dans cet établissement comprenait vraisemblablement le français, l'orthographe, les travaux de couture et de broderie, la danse, la musique, et peut-être le théâtre. Mais, dès décembre 1786, tandis que leur frère, Francis, entrait dans la "Royal Naval Academy", à Portsmouth (il allait y être suivi, en 1791, par Charles, le plus jeune frère ; tous deux allaient servir dans la "Royal Navy" pendant les guerres contre la France, devenir tous deux amiraux, et amasser une fortune grâce à leurs prises), Jane et Cassandra furent de retour chez elles, car leurs parents ne pouvaient plus financer leur pension. L'éducation de Jane fut alors complétée à domicile par la lecture, orientée par son père et ses frères, James et Henry.

Il semble que George Austen ait donné à ses filles un libre accès à l'ensemble de sa bibliothèque, à la fois importante (près de cinq cents ouvrages) et variée (essentiellement littérature et histoire). Elle y découvrit les poèmes de Pope et de Shakespeare, les essais d'Addison et de Johnson, les romans d'écrivaines telles que Charlotte Lennox, Ann Radcliffe, Fanny Burney, Frances Sheridan, Frances Brooke, Jane West, Charlotte Smith et Elizabeth Inchbald, mais aussi ceux de Samuel Richardson, Henry Fielding, Lawrence Sterne, Walter Scott, Fenimore Cooper et George Crabbe. George Austen toléra certaines tentatives littéraires parfois osées de Jane, qui révéla très tôt ses dons d'observation et d'expression, et, selon toute vraisemblance, commença dès 1787 à écrire des poèmes, des nouvelles et des pièces pour son propre amusement et celui de sa famille. Il fournit à ses filles le papier et le matériel dont elles avaient besoin, Cassandra pour ses dessins et aquarelles, Jane pour ses écrits. La vie au presbytère baignait dans une atmosphère intellectuelle ouverte, car les idées sociales et politiques autres que celles des membres de la famille étaient prises en compte et discutées.

D'autre part, la famille et des amis proches montaient des pièces de théâtre, pour la plupart des comédies qui contribuèrent au développement du sens comique et satirique de la future écrivaine, aiguisé déjà lors des réunions familiales, ses frères, comme elle, ne manquant pas d'esprit, et se livrant à de joyeux échanges verbaux. Entre familles amies, on organisait des dîners, des bals, des jeux de cartes, ou des parties de chasse à courre ; mais on se réunissait aussi pour des soirées, où une demoiselle faisait montre de ses talents de pianiste.

En 1792, Cassandra se fiança à Tom Fowles, qui allait, en 1797, mourir d'une mauvaise fièvre au large de Saint-Domingue.

Jane fut attachée à sa cousine germaine, Eliza Hancock, qui était devenue comtesse par son mariage avec un aristocrate français, Jean-François de Feuillide, qui fut guillotiné en février 1794. Cette femme sophistiquée, mondaine et charmante, de quatorze ans son aînée, rendit alors visite aux Austen, et flirta dangereusement avec Henry qu'elle épousa en 1797.

Poussée par le désir de distraire le cercle de famille, Jane, tranquillement, simplement, se mit à écrire, «en cachette derrière une porte grinçante», comme allait le révéler son neveu, des textes de genres variés :

---

Vers 1790  
“**The History of England**”  
“L'Histoire de l'Angleterre”

Essai de 34 pages

C'est une parodie, écrite par «*un historien partial, plein de préjugés et ignorant*», d'écrits historiques en vogue, et tout particulièrement, de “L'Histoire d'Angleterre” d'Oliver Goldsmith, publiée en 1771, qui allait des premiers âges jusqu'à la mort de Georges II.

Commentaire

Le texte fut illustré de treize aquarelles miniatures de Cassandra Austen.

---

Vers 1790  
“**Love and freindship**”  
“Amour et amitié”

Nouvelle

Dans les quinze lettres que Laura envoie à Marianne, la fille de son amie, Isabel, se déroule une histoire qui met en scène d'extraordinaires coïncidences et retours de fortune.

Commentaire

Isabel était, en fait, la comtesse de Feullide à laquelle l'œuvre fut dédiée. Elle ressemble à un conte de fées, mais tout s'y passe mal. C'est clairement une parodie des romans épistolaires sentimentaux à la mode, que Jane Austen lisait étant enfant, comme l'indique le sous-titre : “*Deceived in freindship [sic] and betrayed in love*” («Trompée en amitié et trahie en amour»), qui vient en quelque sorte contredire le titre. Y apparaissaient déjà l'humour aigu et le dédain de l'émotion romanesque dont elle allait faire preuve dans les romans de sa maturité.

---

Vers 1792  
“**Lesley Castle**”

Roman épistolaire

À travers une série de lettres, Miss Margaret Lesley et Miss Charlotte Lutterell échangent des avis sur l'adultère, les fugues amoureuses, le divorce et le remariage. Elles divulguent leurs intimes secrets, chacune révélant ses vraies priorités : ainsi, si un fiancé est mortellement blessé la nuit précédant son mariage, on doit d'abord se soucier de la riche nourriture qui va être gâchée !

Commentaire

Plein d'intrigues et de personnages secondaires, le roman contient certains passages amusants, Jane Austen infligeant de plus en plus à ses héroïnes son ironie impitoyable. Il ne fut pas terminé.

---

Écrit entre 1793 et 1795  
***“Lady Susan”***

Roman épistolaire

Lady Susan Vernon est une veuve complètement immorale et perversie, qui ne pense qu'à ses propres intérêts. Très jolie femme d'environ trente-cinq ans qui en paraît dix de moins, elle est une séductrice libre de tout engagement, une prédatrice sexuelle qui use de son intelligence et de son charme pour manipuler, trahir et tromper ses victimes, amants, amis ou proches ; elle déclare : *«J'aime avoir le plaisir de triompher sur un esprit préparé à me détester, et prévenu contre toutes mes actions passées»*. Elle entretient plusieurs flirts appuyés, envisageant nonchalamment un mari fortuné. D'autre part, mère tyrannique, elle cherche aussi un riche époux pour son innocente jeune fille en fleur de seize ans, la très timide Frederica, avec laquelle elle a de mauvais rapports ; elle voudrait la voir épouser Sir James Martin, un homme riche et stupide.

Commentaire

Le roman est composé de quarante et une lettres, correspondance essentiellement de Lady Susan avec son amie, Mrs Alicia Johnson, et de Mrs Vernon (la femme de son beau-frère, née Catherine de Courcy) avec sa mère, Lady de Courcy, qui déteste profondément Lady Susan. Il y a encore quelques lettres d'autres personnages, comme celles de Réginald de Courcy à Lady Susan.

C'est une histoire aussi bien ourdie qu'une pièce de théâtre, au ton cynique, qui se termine un peu abruptement, par une conclusion d'un style beaucoup plus léger. Regorgeant de considérations savoureuses sur le mariage, sur la condition féminine et sur le statut social, le roman présente des confessions amicales, des scènes conjugales et des tractations matrimoniales.

Ce court roman occupe une place unique dans l'œuvre de Jane Austen car c'est l'étude d'une femme adulte, d'une charmante et dangereuse entremetteuse dont la force de caractère est supérieure à celles de tous ceux dont elle croise la route. De tous les personnages sortis de l'imaginaire de l'exquise romancière, c'est sans doute le plus fourbe, le plus rusé, le plus manipulateur. Et pourtant, à travers ses machinations qui provoquent des réactions outrées dans son entourage, elle laisse entrevoir une intelligence vive, une nature sensible et un esprit indépendant..

Jane Austen ne songea pas à publier le roman qui ne le fut que par James Edward Austen Leigh, son neveu et son premier biographe, dans la seconde édition (1871) de *“A memoir of Jane Austen”* (*“Souvenirs de Jane Austen”*).

En 2016, sortit une adaptation au cinéma par le réalisateur américain Whit Stillman, sous le titre *“Love and Friendship”* (ce qui est le titre d'une autre œuvre de Jane Austen !), avec Kate Beckinsale, Chloë Sevigny, Xavier Samuel et Emma Greenwell. Si le film ne possède pas le raffinement de *“Raison et sentiments”* d'Ang Lee ni la somptuosité d'*“Orgueil et préjugés”* de Joe Wright, il se démarque par sa sobre élégance et ses quelques éléments de mise en scène ludiques ; ayant su tirer le meilleur de chaque acteur, Stillman livra un film qui, bien que bavard, s'avère si vivant qu'il devient aussi palpitant qu'un film d'action.

---

Avant 1796  
***“Elinor and Marianne”***

Roman épistolaire

Commentaire

On ne sait rien de cette œuvre qui fut perdue, mais dont le sujet allait être repris dans *“Raison et sensibilité”*.

---

Plus tard, Jane Austen fit des transcriptions de vingt-sept de ses œuvres écrites de 1787 à 1793, en trois carnets reliés, aujourd'hui connus sous le nom de "*Juvenilia*". Ce sont des textes anarchiques et d'une turbulente gaieté. Certains manuscrits révèlent qu'elle continua à y travailler jusque vers 1809-1810.

En décembre 1795, Thomas Langlois Lefroy, un jeune homme séduisant mais quelque peu inepte, le neveu d'une famille voisine, vint à Steventon. Fraîchement diplômé de l'université, il s'apprêtait à déménager à Londres pour s'y former au métier d'avocat. Il fut sans doute présenté à Jane Austen lors d'une rencontre entre voisins ou au cours d'un bal. Elle confia à Cassandra : «*J'ai presque peur de te raconter comment mon ami irlandais et moi nous sommes comportés. Imagine-toi tout ce qu'il y a de plus dissolu et de plus choquant dans notre façon de danser et de nous asseoir ensemble.*» Là-dessus, la famille Lefroy intervint et éloigna le jeune homme à la fin de janvier. Les deux jeunes gens savaient bien que le mariage n'était pas envisageable : ni l'un ni l'autre n'étaient fortunés, et lui dépendait d'un grand-oncle irlandais qui lui payait ses études de droit, et lui permettrait de s'établir dans sa profession. Jane attendit cependant qu'il finisse ses études pour qu'il la demande en mariage, ce qu'il ne fit pas, se fiançant plutôt en Irlande. Il revint plus tard dans le Hampshire, mais il y fut soigneusement tenu à l'écart des Austen, et Jane ne le revit plus jamais. En 2007, cette relation servit de base à une pièce radiophonique d'Elizabeth Lewis, "*Jane and Tom : The real Pride and prejudice*".

En 2017, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Jane Austen, les archives du Hampshire exposèrent des certificats de mariage rédigés de sa main, et proclamant son union avec deux hommes différents, peut-être imaginaires : Henry Fitzwilliam de Londres, et Edmund Mortimer de Liverpool ! Ils ont été trouvés dans le registre de la paroisse de Steventon auquel elle avait un accès facile puisque son père était le pasteur. Ce document unique révèle un aspect étonnant de son caractère ; elle devait être adolescente quand elle écrivit ces faux certificats, manifestant ainsi un côté malicieux. Mais elle allait rester célibataire, faute de trouver l'âme sœur.

En 1796, elle commença un autre roman, "***First impression***", dont elle termina le premier jet en août 1797. Comme toujours, elle lut à haute voix le manuscrit en préparation, et l'ouvrage plut à la famille. Son père entreprit alors des démarches en vue d'une première publication. En novembre 1797, il écrivit à Thomas Cadell, éditeur londonien de renom, pour lui demander s'il serait disposé à publier «un roman manuscrit, comprenant trois volumes, à peu près de la longueur de "*Evelina*", de Miss Burney», le risque financier étant endossé par l'autrice. Cadell refusa rapidement. Il se peut qu'elle n'ait pas eu connaissance de cette initiative paternelle. Quoi qu'il en soit, après avoir terminé "*First impression*", elle retourna à "*Elinor and Marianne*", et, de novembre 1797 jusqu'au milieu de 1798, elle le retravailla en profondeur, renonçant au format épistolaire en faveur d'un récit à la troisième personne.

Vers le milieu de 1798, elle commença un roman provisoirement intitulé "*Susan*". C'était une satire des romans gothiques qui faisaient rage depuis 1764, et avaient encore une belle carrière devant eux. L'œuvre fut terminée environ un an plus tard. Au début de 1803, Henry Austen la proposa à un éditeur londonien, Benjamin Crosby, qui l'acheta pour dix livres sterling, promit une publication rapide, annonça que l'ouvrage était «sous presse», et en resta là. Le manuscrit allait dormir chez lui jusqu'en 1816, lorsque Jane Austen elle-même lui en reprit les droits. Il devint :

---

Écrit vers 1798  
“**Northanger Abbey**”  
“*Catherine Morland ou L’abbaye de Northanger*”  
(1946)

Roman

Catherine Morland, fille d'un riche pasteur, s'éprend du jeune Henry Tilney. Le père de celui-ci, le général Tilney, invite Catherine à passer quelque temps chez eux, dans l'abbaye de Northanger, vieille demeure médiévale. Jeune femme romantique dont l'imagination a été exaltée par la lecture des ténébreux romans d'Ann Radcliffe, elle aime à se faire peur ; elle voit donc l'abbaye comme un lieu ayant connu de sombres drames, à l'instar des extravagances gothiques qu'elle apprécie tant ; elle croit découvrir un mystérieux manuscrit et un affreux délit dont l'auteur serait le général lui-même. Heureusement, Henry s'aperçoit de ces fantaisies, et la ramène à la réalité, plus simple et plus normale (le mystérieux manuscrit se révèle n'être qu'une simple note de blanchisserie oubliée !), au bon sens et à la raison, à un paisible bonheur domestique. Entre-temps, les fiançailles du frère de Catherine, John, et d'Isabelle Thorpe, jeune fille infatuée d'elle-même et vulgaire, sont rompues, et le frère d'Isabelle dénigre âprement la famille Morland auprès du général Tilney. Celui-ci, qui, attiré par la richesse supposée des Morland, avait bien accueilli Catherine, et avait cherché, par tous les moyens, à combiner un mariage avec son fils, croyant aux calomnies du jeune Thorpe, chasse sans plus de façons la jeune fille. Pour réparer l'insulte commise par son père, Henry s'empresse de demander sa main. Finalement, la situation de la famille Morland est éclaircie, et le général accorde son consentement.

Commentaire

Ce roman a un ton juvénile, et présente un caractère de farce qui le distingue des autres. Il fut écrit pour tourner en ridicule la passion des lecteurs pour les romans gothiques ou romans noirs, cette prise de position contre certains aspects du romantisme caractérisant d'ailleurs les premières œuvres de Jane Austen, qui étaient fondées sur son sain équilibre, son bon sens et sa sérénité d'âme. Cette allègre satire du roman gothique fut inspirée par le roman de Charlotte Lennox “*The female Quixote*” (1752) où l'héroïne, la solitaire Arabella, grandit en croyant que les romans du XVII<sup>e</sup> siècle qu'elle trouva sur les rayons de la bibliothèque de sa mère décédée reflétaient les mœurs et les comportements contemporains, ce qui la conduisit à de folles suppositions et à des faux pas comiques, jusqu'à ce qu'elle saute dans la Tamise pour éviter un viol. Mais Jane Austen rendit un hommage appuyé à Fanny Burney, dont les romans, “*Camilla*”, “*Evelina*”, “*Cecilia*”, critiquaient l'hypocrisie de la société patriarcale, car on y voyait les personnages masculins opprimer les femmes qu'ils étaient censés protéger. Aussi trouve-t-on, dans un long développement à la fin du chapitre 5, une apologie des romans.

Catherine Morland est une jeune écervelée romanesque qui est attachée à un univers fictif plus satisfaisant que celui qu'offre la réalité, les femmes y jouissant de la liberté, et exerçant un pouvoir. Pour ce portrait, Jane Austen déploya son talent de miniaturiste. Elle sut, en particulier, par le discours indirect libre, par des phrases incomplètes et hachées, rendre compte de l'émoi de Catherine, dont les idées s'entrechoquent et se télescopent au moment où elle fait ses bouleversantes découvertes.

Le roman fut vendu en 1803, pour dix livres, à l'éditeur londonien Richard Crosby, qui ne le publia pas. Racheté en 1816 par les membres de la famille, il sortit finalement, avec “*Persuasion*”, après la mort de l'autrice, en 1818.

Il fut adapté deux fois pour la télévision : en 1986, par Giles Foster, avec Katharine Schlesinger ; en 2007, par Jon Jones, avec Felicity Jones et JJ Feild.

Vers 1800  
**"Sir Charles Grandison" or "The happy man"**  
"Sir Charles Grandison" ou "L'homme heureux"

Pièce de théâtre en cinq actes

Tandis que Charlotte, la sœur de sir Charles Grandison, montre peu d'empressement à se marier, Harriet Byron, courtisée par Sir Hargrave Pollexfen, le rejette. Il l'enlève, l'emprisonne dans la maison de Mrs Awberry. Elle n'est libérée que lorsque Sir Charles Grandison accourt pour la secourir.

Commentaire

Cette courte pièce de théâtre, commencée en 1793, un temps délaissée puis reprise, était la parodie de quelques résumés à usage scolaire du roman favori de Jane Austen, "*L'histoire de Sir Charles Grandison*" (1753), de Samuel Richardson.

---

En décembre 1800, le révérend George Austen prit sans préavis sa retraite, décida de partir de Steventon, et de déménager avec sa famille à Bath, dans le Somerset, ville d'eau à la mode. Si cette cessation d'activité et ce voyage furent une bonne chose pour les aînés, Jane Austen fut bouleversée à l'idée d'abandonner la seule maison qu'elle ait jamais connue. Pendant son séjour à Bath, elle cessa d'ailleurs pratiquement d'écrire, ce qui pourrait être l'indice d'une profonde dépression. Pourtant, si elle y était venue avec réticence, elle put, de son œil acéré, observer la haute société qui y venait prendre les eaux, se reposer, s'exposer et cancaner, partageant son temps entre promenades, «five o'clock tea» et bals, et elle sut capter à la perfection son élégance, ses codes, s'amuser à la voir occupée à «*parader d'un coin à l'autre pour une heure, regardant chacun mais ne parlant à personne*». C'est dans ses deux romans posthumes, "*Northanger Abbey*" (1817) et "*Persuasion*" (1818), que la peinture du splendide Bath est la plus vivante. La ville a d'ailleurs fait d'elle sa mascotte.

En 1801, Jane Austen vécut peut-être une brève aventure sentimentale avec un homme rencontré lors de vacances à Sidmouth, mais qui décéda peu après.

En décembre 1802, elle reçut sa seule proposition de mariage. Elle et sa sœur étaient en visite chez Alethea et Catherine Bigg, des amies de longue date qui vivaient près de Basingstoke. Leur plus jeune frère, Harris Bigg-Wither, ayant terminé ses études à l'université d'Oxford, se trouvait à la maison. Il demanda la main de Jane, qui accepta car elle le connaissait depuis l'enfance, et le mariage offrait de nombreux avantages tant pour elle-même que pour sa famille : comme il était l'héritier de vastes propriétés familiales situées dans la région, elle pouvait ainsi assurer à ses parents une vieillesse confortable, donner à Cassandra une maison qui soit à elle, et peut-être, aider ses frères à faire carrière. Mais Harris Bigg-Wither était un grand gaillard manquant de séduction, d'aspect quelconque, parlant peu, bredouillant dès qu'il ouvrait la bouche, et se faisant même agressif dans la conversation, pratiquement dénué de tact. Fiancée un soir, elle se rendit compte, le lendemain matin, qu'elle avait fait une erreur, et retira son consentement.

De retour à Bath, elle travailla un peu à "*Susan*", commença puis délaissa un nouveau roman, qu'on allait appeler :

---

Vers 1803  
**"The Watsons"**

Roman

L'héroïne, Emma Watson, revient à la maison après quatorze années passées avec une tante bien-aimée, qui s'était remariée. Habitée à une vie faite d'aisance, de chaleur et d'intelligence, elle

retrouve un père qui est un pasteur invalide et sans grandes ressources financières, des sœurs mesquines et jalouses, sinon vulgaires, des frères obtus.

### Commentaire

C'est le poignant tableau de l'endurance d'une jeune femme face à des conditions de vie réduites, une étude des dures réalités économiques de la vie des femmes financièrement dépendantes.

Jane Austen laissa le roman inachevé, certainement parce que sa propre situation ressemblait trop à celle de ses personnages pour qu'elle n'en ressentît pas un certain malaise.

On lui donna le titre "*The Watsons*" quand il fut publié en 1871 par James Edward Austen Leigh, neveu et premier biographe de la romancière, dans la seconde édition de "*A memoir of Jane Austen*" ("*Souvenirs de Jane Austen*").

En 1997, la romancière Joan Aiken continua et termina l'histoire, en y introduisant un nouveau personnage.

---

Le 21 janvier 1805, George Austen, emporté rapidement par une maladie, mourut. Pendant quelques mois, Jane cessa d'écrire.

Il laissait dans le besoin son épouse et ses deux filles, qui, éternelles mineures aux yeux de la loi, furent victimes de celle interdisant aux filles d'hériter de biens immobiliers. Leurs frères s'engagèrent à les soutenir par des versements annuels. Dans les quatre années qui suivirent, les trois femmes furent, la plupart du temps, en location à Bath,

Puis, à partir de 1807, Jane, sa mère et sa sœur furent à Southampton, où elles partagèrent une maison avec Frank Austen et sa jeune épouse. L'atmosphère où Jane évoluait s'appauvrit, les relations d'une veuve et de ses filles célibataires se limitant à des gens de situation analogue.

En 1808, Elizabeth, la femme d'Edward, étant morte en couches en donnant naissance à leur onzième enfant, Jane se chargea de l'éducation de ses neveux et nièces, ayant sans cesse de nouvelles trouvailles pour amuser les enfants.

Le 5 avril 1809, elle écrivit à l'éditeur Richard Crosby pour lui exprimer sa colère, et lui proposer, si nécessaire, une nouvelle version de "*Susan*" pour une parution immédiate. Il répondit qu'il ne s'était engagé à aucune échéance, ni même à une publication, mais qu'elle pouvait lui racheter les droits pour les dix livres qu'il avait payées, et se trouver un autre éditeur. N'ayant pas les moyens d'effectuer cette transaction, elle ne put récupérer son manuscrit.

Edward Austen offrit à sa mère et à ses sœurs une vie plus stable en mettant à leur disposition, dans le village de Chawton, près d'Alton (Hampshire), un grand cottage qui faisait partie de son domaine (il est aujourd'hui transformé en musée, expose meubles d'époque et objets personnels ; dans le village, on perçoit la douceur de vivre à l'anglaise ; une promenade fléchée invite à découvrir les lieux familiers de l'écrivaine). Elles y emménagèrent le 7 juillet 1809. Anna, nièce de Jane, raconta leur quotidien : «C'était une vie très calme, de notre point de vue, mais elles lisaient beaucoup, et en dehors des tâches domestiques, nos tantes s'occupaient à aider les pauvres et à apprendre à lire ou à écrire à tel garçon ou telle fille». Elles ne fréquentèrent pas la «gentry» avoisinante, ne recevant que lors de visites familiales. Jane, qui, semble-t-il, fut dispensée de certaines tâches de façon à pouvoir se consacrer davantage à ses manuscrits, écrivait presque tous les jours. Ainsi, dans ce nouvel environnement, elle retrouva l'entière plénitude de ses capacités créatrices, et, pendant son séjour à Chawton, ayant pris la décision d'écrire pour gagner de l'argent, de devenir une écrivaine professionnelle, elle entreprit désormais des œuvres plus longues et plus complexes, allait réussir à publier quatre romans.

D'abord, elle reprit le roman épistolaire "*Elinor and Marianne*" pour le refondre. Par l'entremise de son frère, Henry, l'éditeur Thomas Egerton accepta de le publier, sous le pseudonyme «*A lady*», sa condition de femme de la bonne société interdisant à Jane Austen de revendiquer le statut d'écrivain à part entière, et sous le titre :



Octobre 1811  
“**Sense and sensibility**”  
“*Raison et sensibilité* ou *Les deux manières d'aimer*”

Roman de 442 pages

Après la dégringolade sociale de leur famille qui fut chassée de la noblesse terrienne pour se retrouver dans la bourgeoisie, deux sœurs, les demoiselles Dashwood, Elinor et Marianne, vivent ensemble dans un cottage où la pauvreté est vertu. Autour d'elles, se rencontrent les cupides et les stupides, les méchants séducteurs et les vaillants sauveurs. On suit leurs espoirs et leurs désillusions. Elinor garde ses sentiments pour elle, et s'attache à ne pas les laisser transparaître, sait dominer sa passion, conduit sa vie avec bon sens et fermeté en répondant aux exigences de la raison. Aux antipodes, Marianne, nature passionnée, écoute son cœur, laisse libre cours à ses sentiments, est tout feu tout flamme ; bien entendu, elle se brûle, son prétendu amoureux se révélant plein de duplicité. «*Je gouvernerai mes sentiments et j'amenderai mon caractère*» : telle est la résolution qu'elle prend alors. Les deux sœurs souffrent beaucoup ; mais tout finit par des mariages, Marianne, déçue par les premiers élans de son cœur, trouvant le véritable amour, tandis que réussit aussi Elinor, qui est non moins amoureuse.

Commentaire

Par rapport à “*Elinor and Marianne*”, le changement de forme et de titre (Jane Austen ayant trouvé plaisante l'allitération créée par les consonnes initiales communes de «*sense*» et de «*sensibility*») est révélateur : ce ne sont plus deux personnes différentes qui nous parlent, mais un seul narrateur, l'autrice, qui nous parle pour toutes les voix qu'elle créa en restant fidèle à une syntaxe commune pour faire passer ses idées.

L'amoureux plein de duplicité de Marianne fut sans doute inspiré par Sir Willoughby, l'élégant malotru dont les poursuites menacent la réputation d'Evelina, héroïne du roman éponyme de Frances Burney. On trouve aussi dans le roman des échos d'une autre œuvre de Frances Burney, “*Camilla*”.

Jane Austen y reprit le thème traité dans “*Catherine Morland ou L'abbaye de Northanger*” : celui de la maturation, à travers l'expérience, d'une jeune fille animée de la nouvelle et frémissante sensibilité romantique, de l'illusion lyrique. Comme dans ses autres romans, l'intrigue tourne autour du mariage, les protagonistes finissant par épouser les partenaires qu'ils méritent. La prose de l'écrivaine épouse exactement le mouvement entre les déformations et l'aveuglement créés par la passion, et le bon sens raisonnable qui semble toujours leur succéder, et qui est la source de l'amour authentique.

Sensible au charme de la campagne anglaise, dans le chapitre 9, elle décrit abondamment les beautés du Devon, autour de Barton Cottage, qui incitent à la promenade.

La critique fut élogieuse, et le roman fut prisé dans les cercles influents. Dès le milieu de 1813, le tirage était épuisé.

Le roman demeura une œuvre phare du XIXe siècle, qui influença parmi les plus grands (Henry James et Virginia Woolf, notamment).

Une traduction en français fut produite en 1815, du vivant de l'autrice, par la baronne Isabelle de Montolieu. En 2009, elle a été revue par Hélène Seyrès, qui a préféré le titre “*Le cœur et la raison*”.

En 1971, le roman fut adapté dans une mini-série de David Giles pour la B.B.C., avec Joanna David, dans le rôle d'Elinor, et Ciaran Madden dans celui de Marianne.

En 1981 fut produite, par Rodney Bennett, une autre mini-série pour la B.B.C., avec Irene Richard et Tracey Childs.

En 1995, le roman a été porté à l'écran par Ang Lee, sur un scénario d'Emma Thompson, avec elle et Kate Winslet qui furent mises en nomination aux oscars pour leurs rôles, tandis que le scénario obtint une statuette, en tant de meilleur scénario adapté.

En 2000, l'Indien Kandukondain Kandukodain produisit un film, avec Tabu et Aishwarya Rai.

En 2008, une nouvelle mini-série pour la B.B.C fut tournée par John Alexander, avec Hattie Morahan et Charity Wakefield.

En 2009, *“Sense and sensibility and sea monsters”*, de Ben H. Winters, fut une parodie.

---

Le revenu que tira Jane Austen de *“Sense and sensibility”* lui permit une certaine indépendance, tant financière que psychologique.

Elle retravailla *“First impression”*, dont elle vendit les droits pour cent dix livres sterling à l'éditeur Egerton, qui le publia sous un autre titre, avec la mention «par l'auteur de *“Sense and Sensibility”*» :

---

Janvier 1813  
***“Pride and prejudice”***  
*“Orgueil et préjugé”*

Roman en trois tomes

Tome I

À Longbourn, petit bourg du Hertfordshire, sous le règne du roi George III, Mrs Bennet est déterminée à marier ses cinq filles (Jane, Elizabeth, Mary, Kitty, Lydia) afin d'assurer leur avenir, qui est compromis par certaines dispositions testamentaires. Lorsqu'un jeune homme riche et beau, Charles Bingley, loue Netherfield, un domaine proche, un grand remue-ménage s'ensuit dans toutes les familles des environs qui voient en lui un parti splendide pour leurs filles. Mrs Bennet espère vivement qu'une de ses filles saura lui plaire assez pour qu'il l'épouse. Malheureusement, il est accompagné de ses deux sœurs, Caroline et Louisa, qui sont très imbues d'elles-mêmes, et d'un ami très proche, Mr Fitz-William Darcy, jeune châtelain immensément riche, mais hautain, arrogant, très dédaigneux et méprisant envers la société locale. Or la famille Bennet est de condition modeste ; de plus, le père est négligent, et la mère, qui est analphabète, a des manières vulgaires, et manque de tact.

L'une des filles de Mrs Bennet, Elizabeth, garçonne espiègle, au jugement hâtif et tranchant, observe avec amusement ce petit monde. Si elle apprécie le charmant Mr Bingley, elle est irritée par le fier Mr Darcy, qui, à leur première rencontre, au cours du bal organisé dans le bourg voisin de Meryton, a refusé assez impoliment de danser avec elle (même si elle en plaisante en disant : *«Je pourrais facilement lui pardonner son orgueil s'il n'avait mortifié le mien»*). Elle lui voue une antipathie immédiate, le méprise parce qu'elle croit qu'il la méprise (d'où la méprise !) ; elle est victime d'un *«préjugé»* que le séduisant George Wickham, jeune officier récemment arrivé, sympathique mais d'une moralité douteuse, qui connaît Darcy depuis l'enfance, entretient soigneusement par ses confidences.

Ayant donc des motifs personnels de détester Darcy, Elizabeth se montre à la limite de l'insolence lorsque celui-ci, qui apprécie de plus en plus sa vivacité et son intelligence, cherche à mieux la connaître. Elle observe avec plaisir l'évolution des sentiments de Jane, sa sœur préférée, pour Bingley, et prête une oreille attentive au beau Wickham qui ne la laisse pas indifférente. Il lui faut aussi garder son sang-froid devant le ridicule Mr Collins, ce cousin qui héritera de leur propriété de Longbourn à la mort de Mr Bennet ; récemment nommé pasteur de Hunsford, dans le Kent, il cherche à prendre femme, comme le lui a conseillé Lady Catherine de Bourgh, sa protectrice, et a jeté son dévolu sur Elizabeth, à la grande satisfaction de Mrs Bennet, qui voit déjà ses deux aînées mariées.

Au cours du bal organisé à Netherfield où il invite Elizabeth à danser, Darcy se rend compte que le mariage de Charles Bingley avec Jane est considéré comme pratiquement conclu par la société locale, et, avec l'aide de Miss Bingley, qui, comme lui, considère que ce serait une mésalliance, convainc Charles de passer l'hiver à Londres. Mrs Bennet voit donc s'écrouler tous ses projets matrimoniaux : Charles Bingley est parti, et Mr Collins, refusé par Elizabeth, a demandé la main de sa meilleure amie, Charlotte Lucas, qui, intelligente et sensible mais peu riche, prend son parti de l'accepter.

## Tome II

Caroline Bingley, dans une lettre à sa «*chère Jane*», anéantit tout espoir : elle lui confirme qu'elle, sa sœur et son frère ne retourneront pas à Netherfield, et avoue perfidement son souhait de voir son frère épouser Miss Darcy. Wickham dénigre ouvertement Darcy maintenant que ce dernier est parti. Mr Collins épouse Charlotte, et l'emmène dans le Kent. Les Gardiner viennent passer Noël chez les Bennet, et repartent avec leur nièce, Jane, à Londres où ils habitent. La rancœur d'Elizabeth augmente au cours de l'hiver, car Jane, à Londres, n'a aucune nouvelle de Charles Bingley, et est persuadée que Darcy en est responsable. Elle le rencontre sans plaisir à Pâques, à Rosings Park, chez Lady Catherine de Bourgh (qui se trouve être sa tante), Charlotte l'ayant invitée à passer quelques semaines au presbytère. Aussi, lorsque Darcy (qui, à sa grande surprise, est tombé amoureux d'elle) la demande en mariage (avec hauteur et condescendance, car il a le sentiment de déchoir en contractant un mariage avec elle du fait de la condition inférieure de sa famille, et il ne s'en cache pas), elle, femme intelligente en quête d'émancipation, est indignée, et le refuse tout net, en lui reprochant son orgueil et sa vanité, affirmant qu'elle n'épousera jamais l'homme qui a empêché le bonheur de Jane, et a honteusement traité Wickham.

Darcy choisit alors de justifier ses actions, et explique dans une longue lettre les motifs de son ingérence dans l'idylle de Jane et Charles Bingley : il reconnaît qu'il n'a pas hésité à écarter son ami de Jane, et qu'il lui a caché qu'elle était à Londres. Il a pris sa réserve pour de l'indifférence, mais l'obstacle essentiel est, à ses yeux, le comportement et les relations de sa famille. Il détaille ensuite longuement les motifs de son attitude à l'égard de Wickham : ce compagnon de son enfance, joueur, fourbe et dépravé, coureur de dots, a failli, l'été précédent, réussir à persuader sa sœur, Georgiana, alors âgée de quinze ans, de s'enfuir avec lui.

Comme sa sœur, Lydia, accompagne le régiment de Wickham dans ses quartiers d'été à Brighton, Elizabeth voudrait faire savoir à son père pourquoi cela lui paraît si peu judicieux. Elle découvre aussi, avec consternation, que Jane, pourtant irréprochable, a fait les frais de la vulgarité de sa mère et de ses jeunes sœurs, et cela pèse sur son moral.

Mais elle se réjouit de faire un voyage au cours de l'été avec son oncle et sa tante Gardiner dans le Derbyshire, dans le nord de l'Angleterre, et se laisse convaincre par sa tante de visiter Pemberley, le domaine des Darcy.

## Tome III

La visite du beau domaine de Pemberley l'enchanté, et lui fait voir Darcy sous un jour très différent, car il y est connu et aimé comme un maître généreux et bienveillant. Au cours d'une rencontre imprévue, il se montre aimable avec les Gardiner, lui présente sa sœur, fait tout pour indiquer à la jeune femme, qui joue avec fierté la comédie de la froideur, qu'il a compris l'absurdité de ses préjugés passés et de son stupide orgueil. Mais Elizabeth reçoit des nouvelles alarmantes de Longbourn : Lydia s'est enfuie avec Wickham. Il faut rentrer sans délai. Elle est persuadée que cette dernière épreuve va la séparer définitivement de Darcy. Or elle apprend qu'il est intervenu pour sauver Lydia, obliger Wickham à l'épouser, et assurer leur avenir. Puis elle découvre qu'il «*a permis*» à Bingley de renouer avec Jane. À la lumière de ces révélations, elle est forcée de revoir son opinion et ses sentiments pour Darcy ; admettant qu'elle s'est laissé aveugler par sa vanité blessée, elle accepte alors les sentiments qu'elle éprouve pour lui, et finit par accueillir avec joie le renouvellement de sa demande en mariage, qui a lieu malgré l'opposition de l'orgueilleuse tante du jeune homme, Lady Catherine de Bourgh, et bien que des rencontres soient compromises par toutes sortes d'interférences familiales et sociales, de la part de sœurs indignes, de mères hystériques, de traîtres, d'envieux et d'autres prophètes de malheur, qui les tiennent éloignés l'un de l'autre.

Le dernier chapitre traite de l'avenir des protagonistes : Lydia et Wickham vivent au jour le jour, toujours endettés, et quémandant sans cesse de l'argent à Jane et Elizabeth qui ouvrent leur bourse personnelle ; à Pemberley, les Darcy vivent heureux avec Georgiana ; Darcy pardonne à Lady Catherine le mal qu'elle a dit d'Elizabeth ; les Bingley, pour échapper à Mrs Bennet et aux commérages oppressants de Meryton, achètent un domaine près du Derbyshire, à la grande joie

d'Elizabeth ; Kitty passe le plus clair de son temps chez ses aînées où elle côtoie une société plus distinguée ; Mr Bennet s'invite à l'improviste, et les Gardiner sont toujours les bienvenus.

### Commentaire

Le titre fut inspiré par les mots «Pride and prejudice», qui apparaissent trois fois dans la conclusion du roman de Frances Burney, "*Cecilia*", Jane Austen trouvant plaisante l'allitération créée par les consonnes initiales communes des deux mots. Les deux romans se ressemblent d'ailleurs, tant par leurs personnages que par leur intrigue. D'autre part, comme Evelina, une autre héroïne de Frances Burney, Elizabeth subit des parents vulgaires et embarrassants dont la conduite déplaît aussi à son éventuel époux.

Dans cette superbe histoire d'amour, dans l'intrigue principale, qui est la turbulente relation d'Elizabeth avec Darcy, Jane Austen reprit le thème qu'elle avait déjà traité dans "*Catherine Morland ou L'abbaye de Northanger*" et dans "*Raison et sentiment*", celui de la maturation d'une âme romantique à travers l'expérience. Elizabeth, fille à marier mal pourvue sur le plan économique, marginale dans sa famille où sa sœur aînée porte le fardeau de l'espoir, elle celui de la défaite, mais qui a du caractère, refuse de suivre la voie toute tracée dans laquelle voudrait l'engager sa mère ; elle est une rebelle qui refuse de se conformer aux normes de la société, car elle est dotée d'une très fine perception critique ; sa conception de l'amour étant, au fond, celle de l'amour courtois, elle n'épouse Darcy que lorsqu'il montre qu'il éprouve pour elle un amour authentique, débarrassé de tous préjugés sociaux. Son romantisme triomphe des obstacles opposés à son mariage. Si rien n'est simple pour elle, les erreurs de jugement, la volonté d'y voir clair, et en soi-même pour commencer, sont le chemin le plus court pour parvenir au bonheur final. Elle est une héroïne moderne en cela qu'elle met son cœur au service de la raison, et non l'inverse. À son contact et (secrètement) sous son influence, Darcy finit par emprunter le même chemin.

À côté de ces protagonistes attachants, une large et colorée galerie de personnages secondaires est traitée avec une ironie mordante, saisie d'un crayon léger, rapide et sûr. Le tableau du petit milieu provincial anglais, de la «gentry» rurale, de la petite noblesse anglaise de l'époque géorgienne, de ce véritable théâtre de marionnettes, est vitriolique : c'est une société hypocrite, figée dans les codes moraux qui régissaient strictement les mœurs à l'époque, soumise à ses rites sociaux, à ses habitudes, à ses vanités, société sur laquelle Jane Austen jeta un regard plein d'acuité, sans complaisance, montrant ses petites faiblesses, ses petites manies, ses méchancetés, ses rancœurs, ses rivalités mesquines, ses manigances, ses commérages, ses secrets. Et l'ouvrage doit aussi une grande partie de sa popularité à la vivacité et à la finesse avec lesquelles sont dessinés certains personnages comiques : le très réjouissant pasteur Collins, un des plus célèbres originaux de la littérature anglaise, dont l'orgueil atteint à la candeur la plus naïve ; la pauvre Mme Bennet, toujours préoccupée de ses nerfs et de l'établissement de ses filles. Ces silhouettes sont campées en quelques traits simples mais si justes qu'elles en prennent une netteté qui les rend inoubliables.

La romancière, qui donne une vision assez féministe de l'amour, dénonça un mariage où il n'était pas toujours question d'amour mais plus souvent d'argent, ce qui provoquait inévitablement un déchirement intérieur pour celles qui acceptaient de s'y plier. Elle montra aussi l'impuissance des sentiments face aux forces économiques convergentes, et la marginalisation des penseurs libres dans un monde plombé par la pensée unique.

Jane Austen mit longuement en valeur le somptueux château et l'immense parc de Pemberley, qui lui furent peut-être inspirés par "Chatsworth House", vaste château du XVI<sup>e</sup> siècle situé dans le Derbyshire. Elle fut toujours sensible à la beauté des paysages anglais, au charme de la campagne anglaise.

L'éditeur ayant fait au livre une large publicité, il obtint un succès immédiat, avec trois critiques favorables et de bonnes ventes. Dès octobre 1814, on put commencer la mise en vente d'une seconde édition. Mais Jane Austen n'en tira aucune notoriété puisque le roman avait été publié sans mention de son nom. Autant lu aujourd'hui que de son temps, ce roman, la plus populaire de ses

œuvres, et, d'après la majeure partie des critiques, son chef-d'œuvre, est devenu un classique de la littérature anglaise.

Les traductions françaises reçurent différents titres : *“Orgueil et prévention”* (1821), *“Orgueil et préjugé”* (1822 et 2001), *“Orgueil et parti pris”*, *“Les cinq filles de Mrs Bennet”* (1932), *“Orgueil et préjugés”* (1946).

Sa grande modernité explique que le roman ait été l'objet de plusieurs adaptations au cinéma :

- En 1940, l'Américain Robert Z. Leonard, sur un scénario écrit par Aldous Huxley et Jane Murfin, tourna, avec Laurence Olivier et Greer Garson, un film où il voulut respecter la vision ironique de Jane Austen, et l'aspect léger des comédies romantiques alors en vogue dans le cinéma états-unien, ce qui explique les différences notables et les simplifications dans le déroulement de l'action par rapport au roman.

- En 1980, Cyril Coke tourna un téléfilm, avec David Rintoul et Elizabeth Garvie.

- En 1995, dans une émission de télévision de la B.B.C., le roman fut fidèlement adapté par Andrew Davies, et le film tourné par Simon Langdon avec Colin Firth qui s'illustra dans le rôle de Darcy ; ce qui entraîna une série d'autres adaptations (*“Persuasion”*, *“Raison et sentiments”*, *“Mansfield Park”*, *“Emma”*).

- En 2004, *“Bride and prejudice”* fut une transposition «bollywoodienne» due à la cinéaste indienne Gurinder Chadha qui, ne se contentant pas du jeu de mots du nouveau titre intraduisible en français («bride» signifiant «fiancée») transposa l'action dans le New Delhi, le Londres et le Los Angeles d'aujourd'hui, fit d'Elizabeth une Lalita sensible et volontaire, cadette d'un riche fermier indien ; de Darcy un bellâtre états-unien à la tête d'un empire hôtelier, etc., ne restituant donc pas l'esprit, la complexité, les enjeux sociaux et psychologiques du roman, se limitant à un bal costumé festif mais futile.

- En 2005, l'adaptation du cinéaste anglais Joe Wright qui, avec Keira Knightley (dans le rôle d'Elizabeth Bennet), Matthew MacFadyen, Brenda Blethyn, Donald Sutherland, Rosamund Pike, Judi Dench, ne voulut pas moderniser le roman, donna une comédie grouillante, pétillante et spontanée, ce film étant la plus belle, et de loin, la plus cinématographique des adaptations de romans de Jane Austen. Par ailleurs, prenant le contre-pied de la télé-série très collet monté de la B.B.C., Wright mit en évidence le caractère paysan et désordonné de la famille Bennet, où la frontière entre la maison et la basse-cour semble disputée quotidiennement. La mère (Brenda Blethyn) est une hypocondriaque obnubilée par sa quête de maris pour ses cinq filles, mais qui, ironiquement, trouva plus de grâce aux yeux du cinéaste qu'elle n'en avait trouvée auprès de Jane Austen.

- En 2008, une série télévisée britannique en quatre parties, *“Lost in Austen”* (*“Orgueil et Quiproquos”*), écrite par Guy Andrews, fut une adaptation très libre : Amanda Price est une jeune femme à l'existence ordinaire qui s'ennuie ferme dans sa vie monotone de jeune banquière, et aime se plonger dans les romans de Jane Austen, surtout *“Orgueil et préjugés”* ; un jour, Elizabeth Bennet apparaît dans sa salle de bains, et lui montre un passage entre leurs deux mondes. Amanda se retrouve alors au sein de la famille Bennet, sans possibilité de retour, Elizabeth ayant refermé la porte derrière elle ; Amanda peut vivre la vie d'Elizabeth, tandis que cette dernière se trouve propulsée dans notre monde moderne. Ainsi sont confrontées deux époques, par l'intrusion d'Amanda, jeune femme urbaine libérée, dans une maison régie par les conventions strictes, et par le radical changement de vie d'Elizabeth, qui, savourant sa liberté dans le monde d'aujourd'hui, choisit de se couper les cheveux à la garçonne, et se révèle bisexuelle ; de quoi questionner, à nouveau, la position des femmes dans les récits de Jane Austen !

- En 2009, le roman fut parodié dans *“Orgueil et préjugés et zombies”*, de Seth Grahame-Smith, qui inséra dans le roman classique des éléments des fictions modernes sur les zombies et les ninjas.

-D'autre part, parmi les nombreuses suites inspirées par *“Pride and prejudice”*, un certain nombre tournent autour de Pemberley, sous formes de romans (*“Darkness at Pemberley”* de Terence Hanbury White, *“Pemberley Shades”* de Dorothy Alice Bonavia-Hunt, *“Pemberley or Pride and Prejudice Continued”* d'Emma Tennant, *“Pemberley Place”* de Anne Hampson, *“The Pemberley Chronicles”*, *“Women of Pemberley”*, *“The Legacy of Pemberley”* de Rebecca Ann Collins, *“Darcy's Pemberley”* de Morgan Frances, *“Pemberley Manor”* de Kathryn L. Nelson, *“Letters from Pemberley”* de Jane Dawkins, *“Searching for Pemberley”* de Mary L. Simonsen, *“The Pemberley Variations”*

d'Abigail Reynolds, une suite de six romans racontant ce qui aurait pu se passer si, à tel ou tel moment clé de l'intrigue, un personnage avait agi autrement, *"Mr and Mrs Darcy Mysteries"* de Carrie Bebris, *"North By Northanger or The Shades of Pemberley"*, *"The Phantom of Pemberley : A Pride and Prejudice Murder Mystery"* de Regina Jeffers, *"Death Comes to Pemberley"* de P. D. James, qui a entraîné une mini-série où on se demande : et si Pemberley était le théâtre d'un meurtre? plusieurs années après l'heureux dénouement de *"Pride and Prejudice"*, survient un événement tragique qui bouleverse toute la belle société locale : le personnage de George Wickham, marié à Lydia Bennet, déjà peu apprécié dans l'œuvre originale, est soupçonné du meurtre d'un de ses proches, ce qui est l'occasion d'éveiller les soupçons de tout ce beau monde, et de réveiller les tensions jusqu'alors refoulées pour maintenir les apparences.

On peut encore citer la web-série *"The Lizzie Bennet Diaries"* où, à l'ère de la crise économique qui touche les jeunes, et du développement des nouvelles technologies, Elizabeth Bennet est une jeune femme coincée à la maison parce qu'elle est une jeune diplômée en galère, et parle de ses déboires amoureux face à la caméra, comme dans un journal vidéo intime, tandis que les aristocrates Darcy et Bingley sont devenus respectivement développeur de «startup» et étudiant en médecine !

---

En 1813, ayant trente-huit ans, Jane Austen, sachant qu'elle avait atteint l'âge d'une dame respectable, s'en accommoda sur le mode humoristique : *«Maintenant que la jeunesse m'abandonne, je trouve bien des agréments à être une sorte de chaperon, car on m'installe sur le sofa près du feu, et je peux boire autant de vin qu'il me plaît.»*

Alors que, découragée de ne pas trouver d'éditeur, elle avait cessé d'écrire, l'acceptation de *"Raison et sensibilité"* et d'*"Orgueil et préjugés"* la poussa de nouveau à travailler. Elle commença en 1812, termina en juin 1813, et publia, toujours chez Egerton, toujours sous le couvert de l'anonymat :

---

Mai 1814

***"Mansfield Park"***

*"Le parc de Mansfield ou Les trois cousines"*

Roman

Sir Thomas Bertram, pour aider une belle-sœur qui se trouve dans une grande gêne, accueille chez lui, à Mansfield Park, sa nièce, Fanny Price, et l'élève avec ses propres enfants : Tom, Edmund, Maria et Julia. La tristesse et la douleur que cause à Fanny la séparation d'avec sa famille sont vite allégées par l'amitié que lui témoigne le second de ses cousins, Edmund. Les années passant, la situation financière de sir Thomas Bertram n'est plus aussi florissante, et il se voit obligé de faire un long voyage d'affaires dans les Indes occidentales. Pendant son absence, Maria se fiance à Mr. Rushworth, jeune homme riche mais assez insignifiant, qui a une propriété dans les parages de Mansfield Park. Arrivent chez le pasteur de l'endroit son beau-frère et sa belle-sœur, Henry et Mary Crawford ; Edmond s'éprend alors de Mary Crawford, au grand chagrin de Fanny, dont l'affection pour son cousin s'est transformée en un sentiment plus profond. Maria, malgré ses fiançailles, se laisse courtiser par Henry. Le retour de sir Thomas Bertram remet beaucoup de choses en place. Maria épouse Rushworth. Henry, revenu au village après une période d'absence, remarque Fanny, et la demande en mariage ; mais elle le repousse, rencontrant l'entière désapprobation de son oncle. Les événements se précipitent alors : Mary s'enfuit avec Henry, et Julia quitte la maison avec un amoureux peu recommandable, Mr. Yates. L'attitude de Mary, en cette occasion, ouvre les yeux d'Edmund, qui comprend finalement son erreur, cherche réconfort auprès de Fanny, s'éprend d'elle et l'épouse.

## Commentaire

Le titre aurait pu être inspiré à Jane Austen par «Mansfield house», qui apparaît dans “*Sir Charles Grandison*” de Samuel Richardson. Au-delà du titre, il y a une certaine similitude entre les intrigues, du fait du conflit entre amour et conviction religieuse, et du fait que l’héroïne est délaissée au début du roman par celui qui la choisira plus tard. On trouve aussi des échos de “*Camilla*” de Frances Burney. Ce roman, d’une structure narrative plus complexe, fruit de la pleine maturité littéraire de Jane Austen, est une étude des multiples aspects de la nature humaine. Jane Austen y manifesta sa conviction que de profonds changements étaient nécessaires dans l’organisation des grandes propriétés. Et elle prit conscience que les affaires de Sir Thomas dans les Indes occidentales pouvaient être fondées sur cette honteuse exploitation qu’est l’esclavage.

Si la critique ne fit pas grand cas du roman, il trouva un écho très favorable auprès du public. Tous les exemplaires furent vendus en à peine six mois, et les gains revenant à Jane Austen dépassèrent ceux qu’elle avait reçus de chacune de ses autres œuvres.

En 1816, le roman fut traduit en français.

En 1988, il fut adapté par David Giles, dans une mini-série télévisée, avec Sylvestra Le Touzel et Nicholas Farrell .

En 1999, il fut adapté au cinéma par la Canadienne Patricia Rozema, avec Frances O’Connor et Embeth Davidtz. La réalisatrice crut devoir ajouter un discours militant anachronique.

En 2007, il fut de nouveau adapté pour la télévision par Iain B. MacDonald, avec Billie Piper.

---

Au milieu de l’année 1815, Jane Austen quitta l’éditeur Egerton pour John Murray, éditeur londonien plus renommé.

En novembre 1815, le révérend James Stanier Clarke, bibliothécaire du prince régent, invita Jane Austen à la résidence de celui-ci, “Carlton House”, et lui apprit que le futur George IV (comme sa fille, la princesse Charlotte Augusta) admirait ses romans, et en gardait un exemplaire dans chacune de ses résidences. Il lui suggéra alors (mais elle ne le prit pas au sérieux) d’écrire un roman historique inspiré par les vicissitudes de la maison régnante. Elle allait écrire plus tard un “*Plan d’un roman selon des suggestions de diverses origines*”, présentant sous une forme satirique les grandes lignes du «roman parfait» que lui avait recommandé le bibliothécaire en question. Il lui conseilla aussi de dédicacer sa prochaine œuvre au prince régent, et il lui fut difficile de repousser la requête.

Ce fut :

---

Décembre 1815

**“Emma”**

Roman

Dans le petit village de Highbury, Emma est orpheline de mère, et vit avec son père, Mr. Woodhouse, qui est souvent malade. Restée seule et maîtresse de maison, après le mariage de sa gouvernante et celui de sa sœur, elle se sent pleine d’importance, et cherche à diriger le petit monde qui l’entoure, avec une bonne volonté un peu envahissante et prétentieuse, éprouvant une redoutable délectation à manipuler ses proches pour assurer leur bonheur. C’est ainsi qu’elle voudrait combiner un bon mariage entre une jeune fille qu’elle a recueillie chez elle comme compagne, Harriet Smith, et le jeune pasteur de l’endroit. Celui-ci, interprétant mal ses amabilités, demande la main d’Emma, et est repoussé. Entre temps, Frank Churchill, beau-fils de la gouvernante d’Emma, et secrètement fiancé à Jane Fairfax, se montre plein d’attentions envers Emma afin de dissimuler cet attachement. Elle croit être amoureuse de lui. Mais les fiançailles secrètes sont dévoilées, et la jeune fille a une nouvelle déception. Elle souffre encore plus lorsqu’elle découvre qu’Harriet espère épouser Mr. Knightley, une personne qui connaît ses défauts, et qui ose les lui reprocher ; mais cette souffrance a une raison :

Emma aime Mr. Knightley, tout en refusant de le reconnaître. Une heureuse conclusion survient puisque Mr. Knightley la demande en mariage. D'autre part, Harriet accepte d'épouser Robert Martin, qui a été repoussé une première fois sur les conseils d'Emma qui le considérait comme un parti trop modeste.

### Commentaire

Tout l'intérêt du roman est centré sur l'héroïne dont Jane Austen a tracé le caractère avec beaucoup d'habileté et de vérité humaine. Elle avait annoncé qu'elle serait la seule à l'aimer, car Emma est le type de ces jeunes femmes qui sont orgueilleuses, et qui se cabrent quand les personnes de leur entourage ne réagissent pas comme elles l'entendent, tout en étant prêtes à s'amender. Aussi des générations de lecteurs se sont-ils laissés séduire par elle.

On peut reprocher au livre d'inciter à une éducation morale trop paternaliste. Mais le but de la romancière était d'explorer les déconvenues fréquentes qu'on est amené à surmonter ; d'indiquer qu'il faut en tirer des leçons plutôt que d'en donner ; de montrer l'importance de la franchise et de l'intelligibilité mutuelle.

Le livre se vendit bien. Cependant, la rédaction de "The New Monthly Magazine" se contenta de noter sa parution, sans en faire la critique.

En 1879, il fut traduit en français.

En 1972, il fut adapté dans une série produite par la B.B.C., avec Doran Godwin.

En 1995, un téléfilm fut réalisé par Diarmuid Lawrence, avec Kate Beckinsale.

En 1995, fut produit le film "*Clueless*" d'Amy Heckerling, avec Alicia Silverstone et Brittany Murphy, l'action étant transposée dans le monde contemporain.

En 1997, une autre adaptation, sous le titre "*Emma*" ("*Emma, l'entremetteuse*"), fut faite par Douglas McGrath, avec Gwyneth Paltrow.

En 2009, une série télévisée en quatre parties fut produite par la B.B.C., avec Romola Garai et Jonny Lee Miller.

---

Peu après la publication d'"*Emma*", Henry Austen, qui était banquier, racheta à l'éditeur Crosby les droits de "*Susan*".

Mais, en mars 1816, la banque de Henry fit faillite, ce qui entraîna la perte de tous ses biens, le laissa lourdement endetté, et lésa également ses frères, Edward, James et Frank. Désormais, Henry et Frank ne purent plus allouer à leur mère et leurs sœurs la somme annuelle qu'ils leur versaient.

Jane Austen avait déjà commencé à écrire un nouveau livre, "*The Elliots*", dont elle acheva la première version en juillet 1816. Insatisfaite du dénouement, elle réécrivit les deux chapitres de conclusion, et termina le 6 août 1816. Le roman allait paraître plus tard sous le titre de :

---

1818

**"*Persuasion*"**

*"Persuasion"*

### Roman

Possesseur de "Kellynch Hall", Sir Walter Elliot, homme imbu de lui-même et orgueilleux de ses ancêtres, mais dont la situation financière est compromise, a trois filles : Mary, qui est mariée à Charles Musgrove, Elizabeth et Anne. Devenu veuf de bonne heure, il a confié Anne à des amis qui ont pris soin de son éducation. S'étant éprise d'un jeune officier de marine, Frederick Wentworth, elle a été quelque temps fiancée avec lui ; mais une amie de confiance, lady Russell, la persuada des risques de cette union avec un jeune officier de marine en début de carrière, pauvre et à l'avenir incertain, et elle a rompu ses fiançailles, non sans rester toujours fidèle à son souvenir. Après les guerres napoléoniennes, ayant acquis un rang et de la richesse, Wentworth revient en Angleterre



pour s'y établir et fonder une famille. Ayant conservé du refus d'Anne la conviction que la jeune fille manquait de caractère et se laissait trop aisément persuader, il courtise une des sœurs de Charles Musgrove, Louisa.

Pendant ce temps, Elizabeth cherche à conquérir son cousin, William-Walter Elliot, qui, à la mort de sir Walter Elliot, héritera de son titre et de ses biens. Mais il courtise assidûment Anne ; et Wentworth la trouve pressée par ce nouveau soupirant. Très vite, on découvre la fausseté de William-Walter Elliot, et Anne, qui du reste n'avait jamais songé à le préférer à son ancien fiancé, épouse celui-ci.

### Commentaire

C'est peut-être le roman le plus autobiographique de Jane Austen.

Mieux que dans ses autres œuvres se révèle ici la caractéristique principale de son art, c'est-à-dire la faculté de décrire avec pénétration et une vérité totale des scènes de la vie courante. Dans ce roman tout en demi-teintes, les personnages sont moins nettement dessinés que dans les autres, mais l'intérêt se concentre sur l'étude des rapports entre eux, sur l'analyse remarquable des influences subtiles qui peuvent diriger nos motivations et nos décisions.

Par ailleurs, on remarque que, sensible à la beauté des paysages anglais, au charme de la campagne anglaise, Jane Austen fit faire à Anne Elliot et à sa famille une longue promenade automnale, et indiqua : «*Pour elle, le plaisir de la promenade devait venir de la contemplation des derniers sourires de l'année sur les feuilles rousses et les haies fanées*».

Sous le couvert de l'anonymat, Walter Scott rendit compte favorablement du roman dans la "Quarterly Review", appréciant en Jane Austen l'art d'animer la réalité ou les personnages les plus prosaïques, tout en défendant la cause du roman en tant que genre.

La première traduction française en 1821 fut intitulée '*La famille Elliot ou L'ancienne inclination*'.

En 1995, le roman fut adapté au cinéma par l'États-Unien Roger Michell, avec Amanda Root, Ciarán Hinds, Susan Fleetwood, Corin Redgrave.

En 2007, Adrian Shergold produisit un téléfilm, avec Sally Hawkins, Rupert Penry-Jones, Anthony Head et Julia Davis.

---

En janvier 1817, Jane Austen commença un nouveau roman, qu'elle intitulait '*The brothers*' ('*Les frères*'). Elle en acheva douze chapitres avant d'arrêter la rédaction à la mi-mars 1817, vraisemblablement parce que la maladie l'empêcha de poursuivre sa tâche. Ces fragments parurent seulement en 1925, sous le titre de :

---

1817

**"Sanditon"**

### Roman

Les Parker ont déménagé de la «*vieille maison*», celle de leurs ancêtres, et se sont établis dans la ville moderne de Sanditon, station balnéaire qu'ils cherchent à développer, Mr Parker faisant tous ses efforts pour la promouvoir, aidé par sa sœur, Diana, sous l'œil amusé de la très rationnelle Miss Charlotte Heywood, qu'il a invitée à passer quelque temps chez lui pour la faire profiter des beautés de la ville et de ses vertus bénéfiques à la santé.

Peu à peu, l'histoire se développe par l'entrée en scène progressive de nouveaux personnages : Lady Denham et Sir Edward, puis les sœurs de Mr Parker et son frère, Arthur, puis Mrs Griffith, Miss Lambe et les demoiselles Beaufort, et enfin, l'autre frère de Mr Parker, Sidney.

## Commentaire

Le roman détonnait par la présence de la mer, par la nouveauté des préoccupations d'ordre économique, par cette riche héritière venue des Indes occidentales, Miss Lambe, dont on apprend qu'elle est «à moitié mulâtresse», par le ton plus comique.

---

Tôt dans l'année 1816, la santé de Jane Austen avait commencé à se dégrader. Au début, elle ne tint pas compte de la maladie (qui serait la maladie d'Addison, une insuffisance surrénalienne causée à cette époque par la tuberculose, ou la maladie de Hodgkin), l'évoquait avec désinvolture, parlant de «*bile*» et de «*rhumatisme*», continuait à travailler et à participer aux activités de la famille. Cependant, vers le milieu de l'année, ni elle ni son entourage ne purent plus douter de la gravité de son état, qui se détériora peu à peu, avec des crises et des rémissions. Elle éprouvait de plus en plus de difficultés à marcher. En mars 1817, son état de santé s'aggrava encore. À la mi-avril, elle ne quitta plus son lit. En mai, Henry et Cassandra la conduisirent à Winchester pour recourir à l'art d'un médecin connu. Elle s'installa dans un logement de trois pièces au premier étage d'une petite maison, où, peut-être accidentellement empoisonnée à l'arsenic (la question fait encore polémique), elle mourut trois mois plus tard, le 18 juillet 1817, à l'âge de quarante et un ans. Son dernier poème, sur Winchester, est conservé, sur sa table d'écriture, à Chawton.

Grâce à ses relations avec des ecclésiastiques, Henry obtint qu'elle soit enterrée dans l'aile nord de la nef de la cathédrale de Winchester, étant d'ailleurs la dernière personne à bénéficier de ce privilège. L'épithaphe composée par James loue ses qualités personnelles, exprime l'espoir de son salut, et mentionne les «dons exceptionnels de son esprit», sans faire explicitement état de son œuvre d'écrivaine. Sa stèle est un lieu de dévotion pour les amoureux de ses œuvres du monde entier.

\* \* \*

Elle était au faîte de son talent, mais sans en avoir connu la consécration, son succès ayant été, de son vivant, très modeste, du fait surtout que son nom n'apparut jamais sur aucun de ses livres, seuls ses parents et amis étant au courant de son activité littéraire. Si ses œuvres avaient très vite été appréciées par une élite, elles ne reçurent que de rares critiques favorables, et encore, pour la plupart, courtes et superficielles.

Après la mort de leur sœur, Cassandra et Henry Austen convinrent avec l'éditeur Murray de la publication regroupée de «*Persuasion*» et de «*Northanger Abbey*» en décembre 1817. Henry écrivit pour l'occasion une «*Note biographique sur l'auteur*» qui, pour la première fois, identifia sa sœur comme l'autrice des romans. C'était un éloge funèbre plein d'affection et rédigé avec soin. Les ventes furent bonnes pendant un an, puis déclinèrent. Murray se débarrassa du reliquat en 1820, et les romans de Jane Austen ne furent plus réédités pendant douze ans. En 1832, l'éditeur Richard Bentley racheta le reliquat de tous les droits, et fit paraître les romans en cinq volumes illustrés, dans le cadre de sa série dite «Romans classiques». En octobre 1833, il publia la première édition complète. Depuis, les romans de Jane Austen ont été constamment réédités.

\* \* \*

Toute la vie monotone et brève de Jane Austen s'était écoulée parmi les siens, au sein d'une cellule familiale étroitement unie, dans un milieu bourgeois, bien élevé, «genteel», aurait-elle dit. Ce fut une vie unie et casanière, ponctuée seulement de quelques brefs séjours à Londres ou dans des lieux de villégiature de la côte Sud, une vie calme de modeste vieille fille recluse, même si elle fut aux prises avec des conditions matérielles difficiles. Avec un effacement charmant, elle mit dans ses romans tout ce qu'elle n'avait pas.

De cette vie, on ne connaît que peu de chose car on n'a d'elle que quelques lettres d'ordre personnel ou familial, sa sœur, Cassandra, à qui la plupart étaient adressées, en ayant brûlé beaucoup et censuré celles qu'elle garda, d'autres ayant été détruites par les héritiers de son frère, l'amiral Francis Austen. La «*Notice biographique sur l'auteur*» resta, pendant plus de cinquante ans, la seule biographie disponible sur elle. Puis son neveu, James Edward Austen-Leigh, donna en 1870 «*A*

*memoir of Jane Austen*” (“*Souvenir de Jane Austen*”), qui demeura l'ouvrage de référence sur sa vie pendant plus d'un demi-siècle ; il décrit les conditions exceptionnelles dans lesquelles elle travailla, et qui montrent bien son équilibre inné : «Il est surprenant qu'elle ait réussi à écrire ses romans, car elle n'avait pas de cabinet où elle pût s'isoler, et une grande partie de son œuvre doit avoir été composée dans la commune salle de séjour, à la merci de toutes les interruptions fortuites, en surmontant la difficulté d'être femme de lettres sans homme. Elle veillait à ce que son activité ne fût soupçonnée ni des domestiques, ni des visiteurs, ni de quiconque, sauf des membres de la famille.» C'est dans cette biographie qu'apparut son portrait (tiré de celui fait par Cassandra).

\* \* \*

Dans des romans qui sont des comédies de mœurs s'inspirant de la quotidienneté, qu'on a, à juste titre, appelés «romans de la vie domestique», cette redoutable observatrice peignit la classe à laquelle elle appartenait, mais aussi la «gentry» du Sud-Est d'une Angleterre très hiérarchisée, ces jeunes hobereaux, ces jeunes «misses» et leurs mères appartenant d'ailleurs à un autre siècle, le XVIIIe, qui était déjà terminé. C'était un territoire étroit et replié sur lui-même, ayant, de son propre aveu, tout au plus la largeur d'«*un domino*», un petit monde provincial. Elle porta à la perfection cette formule dont elle était l'inventrice : un milieu restreint de trois ou quatre familles vivant à la campagne, une jeune héroïne rêveuse et raisonnable, les interférences subtiles des aspirations individuelles et des valeurs sociales, leurs antagonismes et leurs combinaisons.

Beaucoup de ses romans tournent autour des délicates manœuvres destinées à procurer un époux à des filles à marier, présentent de fines analyses de l'éveil de leur amour, de leurs difficultés d'adaptation psychologique et sociale. À cette époque, où les femmes étaient soumises à des mœurs patriarcales, elles ne pouvaient que tenter de trouver stabilité financière et statut social dans le mariage qui fut le thème dominant et omniprésent, l'aboutissement, le but ultime vers lequel tendent toutes les rencontres entre jeunes gens. Une femme s'estimait alors à l'aune de sa «mariabilité» : on accordait la plus grande attention à sa beauté, mais aussi à ses talents d'agrément destinés à faire honneur au futur mari, le piano, le chant, le dessin et l'aquarelle, la maîtrise du français et, parfois, un peu de géographie. En arrière-plan permanent est dépeinte la condition de la femme en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle et au tout début du XIXe, alors que le droit anglais ne la reconnaissait pas comme sujet indépendant, la gardant sous la tutelle du père ou de la famille si elle n'était pas mariée, sous celle de l'époux lorsqu'elle l'était. On peut considérer que Jane Austen sublima dans ses romans son désir inabouti de faire un vrai mariage d'amour avec un homme dont elle aurait été l'égale sur le plan intellectuel.

Les événements ayant une importance relative, l'intérêt est concentré sur l'étude des personnages, dont l'autrice, portée par le désir de dépeindre les sentiments, les joies et les peines du cœur, et guidée par une sûre intuition, dévoila les faiblesses, les petites mesquineries, la vanité. Sont particulièrement remarquable les vives descriptions qu'elle fit de ses personnages. Elle sut donner de l'animation à leurs relations. Elle porta son attention à leur lente évolution, à leur vie intérieure, à leurs regards, leurs gestes, leur non-dit. Elle observa avec justesse les ambitions, les combats, le désarroi affectif. Elle sut discerner, avec un art très anglais fait de pudeur et d'humour, comment les cœurs se rapprochent même quand, en apparence, les volontés s'affrontent ou les paroles s'opposent.

Ce sont évidemment surtout les héroïnes qui donnent vie à ses romans, où elle exposa leurs préoccupations, leurs idées, leurs révoltes ou leurs sentiments d'injustice ; où elle décrit minutieusement la condition des femmes de l'époque, y compris juridique. Elles, qui sont si modernes sous leurs robes empesées, sont souvent brillantes, analysent finement le monde qui les entoure, et savent se montrer fortes. Elles sont parfaitement vertueuses, mais chacun des romans (à l'exception d'«*Emma*») est égayé par une sous-intrigue épiciée qui porte sur la luxure, la séduction ou la ruine d'une autre femme.

Guidée par une sûre intuition, Jane Austen peignit ses personnages à traits sobres et souvent malicieux. Dans ses romans enjoués et vifs, qui pétillent d'un esprit qui nous vaut d'étourdissants dialogues, où se mêlent brio et profondeur, elle dévoilait et ridiculisait les faiblesses, les petites mesquineries, la vanité, la prétention, l'affectation, la sottise et la stupidité, les clichés romanesques,

tels que le coup de foudre, la primauté de la passion sur tout autre émotion ou devoir, les exploits chevaleresques du héros, la vulnérabilité délicate de l'héroïne, le dédain affiché par les amoureux vis-à-vis de toute considération financière, et le cruel manque de tact des parents, sa causticité allant des légers portraits de ses premières œuvres aux tableaux méprisants de ses dernières.

Chez elle, on trouve des notations rapides, des traits d'esprit souvent inattendus, relevant d'un humour décalé, comme inconscient, qui n'en réjouit que d'autant plus le lecteur. En effet, elle montra une vive ironie qui était, pour elle, une défense contre ses sentiments, contre la dureté de la condition féminine, mais aussi un instrument de découverte, par lequel elle invitait le lecteur à s'interroger sur le sens de ce qu'elle écrivait et, du coup, à interpréter plus finement la réalité et les interactions d'un personnage à l'autre. Mais cette femme fine et raisonnable, montrant la plupart du temps une sereine indulgence, fit aussi des remarques méchantes, sardoniques, voire choquantes, pour stigmatiser les défauts de ses contemporains, dénoncer ce qui est sans mesure, désordonné ou exubérant, souligner les écarts de la sensibilité exagérément romanesque (toutefois, si elle se moqua des excès des romans gothiques, elle conserva leur puissant suspense et leurs intrigues complexes !). Aussi Virginia Woolf put-elle voir en elle l'«un des auteurs les plus constamment satiriques» de son temps.

Elle avait un évident souci moral, manifestant d'ailleurs une fermeté un peu rigide. Elle prescrivait, dans ses romans qui sont aussi des romans de «formation» où l'individu est aux prises avec son inexpérience de la vie et de la société, d'avoir un comportement honorable, de ne pas être hautain et méprisant mais aimable avec ses inférieurs, de ne pas dépenser plus que son revenu. Si elle était d'esprit conservateur, sympathisante du parti tory, opposée à la Révolution française, elle était néanmoins convaincue qu'il fallait réformer la propriété terrienne et les institutions sociales de façon radicale.

Tout à fait consciente de ses capacités et de ses faiblesses, elle soumettait son écriture au polissage le plus attentif, se comparant elle-même à une miniaturiste. Elle obtenait ainsi une prose élégante, précise et sobre, qui rehausse le moindre détail (décor, événement, personnage secondaire) d'un trait de lumière ou d'un accent de vérité, et elle parvenait ainsi à un art classique.

\* \* \*

Ses romans furent bien accueillis, mais surtout par une élite qui vit dans l'intérêt qu'elle lui portait une preuve de son propre bon goût. Plus tard, ses romans ne correspondirent plus aux attentes des romantiques, et, bien qu'elle ait été rééditée en Grande-Bretagne à partir des années 1830, et qu'elle ait continué à bien se vendre, on lui préféra en général Charles Dickens, William Makepeace Thackeray et George Eliot. Et elle fut sévèrement jugée par deux femmes passionnées qui la trouvaient trop limitée : la romancière Charlotte Brontë et la poétesse Elizabeth Barrett Browning. Au contraire, George Henry Lewes, le mari de George Eliot, lui-même auteur et critique influent, lui consacra une série d'articles enthousiastes, publiés dans les années 1840 et 1850.

En 1869, la publication de "*A memoir of Jane Austen*" ("*Souvenir de Jane Austen*") offrit au public le portrait d'une «chère tante Jane», vieille fille de grande respectabilité. On découvrit alors une personnalité attirante, et, du coup, l'intérêt populaire pour ses œuvres prit son essor. Son œuvre attira plus d'attention critique en deux ans que pendant les cinquante années précédentes. Son génie s'imposa, on cessa de ne voir dans ses œuvres que des romans Harlequin haut de gamme, on constata qu'elle avait inauguré la grande tradition du roman psychologique anglo-saxon ; qu'elle est l'un des grands maîtres du roman anglais, et même l'une des créatrices du roman moderne. Depuis lors, son succès ne s'est pas démenti.

Elle marqua la littérature anglo-saxonne du XIXe siècle, sans toutefois faire toujours l'unanimité. Ainsi, Mark Twain la détestait «positivement», et proclama qu'«une bibliothèque ne contenant aucune de ses œuvres est une bonne bibliothèque».

En 1883, les premières éditions populaires furent disponibles, bientôt suivies par des versions illustrées et des collections. Leslie Stephen, le père de Virginia Woolf, écrivain et critique, qualifia l'engouement qui s'empara du public dans les années 1880 d'«austenolâtrie». Au tout début des années 1900, certains membres de l'élite littéraire qui se définissaient eux-mêmes comme les

«Janeïtes», des admirateurs inconditionnels sensibles au charme immédiat que dégage l'œuvre, réagirent contre cette ferveur : selon eux, le peuple ne pouvait comprendre son sens profond auquel, pensaient-ils, eux seuls avaient accès. Ainsi, Henry James, qui se référa plusieurs fois à elle, allant même jusqu'à la comparer à Shakespeare, Cervantès et Henry Fielding pour ce qu'il appela leur «peinture de la vie», parla d'«une fascination amoureuse» dépassant la portée et l'intérêt intrinsèques de son objet.

En 1911, un essai écrit par un spécialiste de Shakespeare, Andrew Cecil Bradley, de l'université d'Oxford, fut le point de départ d'une recherche universitaire sérieuse. Il divisa les romans en «précoces» et en «tardifs», méthodologie encore utilisée aujourd'hui.

En 1919, Virginia Woolf publia '*Nuit et jour*', son deuxième roman qui, dans toute sa facture, son style, ses personnages, la trame de son histoire, était largement inspiré par ceux de Jane Austen qu'elle admirait profondément, et dont elle parla régulièrement dans son journal. En 1929, dans '*Une chambre à soi*', elle considéra qu'elle avait su, en s'abstenant de désirer ce qu'elle n'avait pas, s'adapter avec sérénité, et refléter avec une limpide perfection le monde étroit dans lequel elle était confinée. En 1948, dans '*Personalities*', elle indiqua que son absence d'«accent ou de tempérament» est la preuve à la fois de la grandeur et de la faiblesse de son art. Elle aurait voulu imiter la perfection de la structure de ses romans, sans sacrifier sa propre voix, disant : «Nous admettons tous que Jane Austen est une grande écrivaine, mais, pour ma part, j'aurais préféré ne pas me trouver dans une pièce seule avec elle. Du fait de sa suggestion d'une signification cachée, de son sourire à quelque chose de non vu, de son air de maîtrise et de courtoisie parfaites, mêlées à quelque chose de finement satirique, qui, si elle n'était pas directement dirigée contre des choses en général, plutôt que contre des individus, serait presque malveillante, je sens que j'aurais craint de la trouver à la maison.» En 1923, R. W. Chapman donna la première édition complète savante, et aussi la première du genre qui soit consacrée à un romancier anglais.

En 1929, dans son '*Journal*', Gide porta sur elle ce jugement : «Son ciel est un peu bas, un peu vide ; mais quelle délicatesse dans la peinture des sentiments ! Si nul démon majeur n'habite Jane Austen, en revanche, une compréhension d'autrui jamais en défaut, jamais défaillante. La part de satire est excellente et des plus finement nuancées. Tout se joue en dialogues et ceux-ci sont aussi bons qu'il se puisse. Certains chapitres sont d'un art parfait. Elle a une exquise maîtrise de ce qui peut être maîtrisé.»

En 1939 le '*Jane Austen and her art*' de Mary Lascelles donna à la recherche universitaire ses lettres de noblesse.

Les années 1940 virent une réévaluation de son œuvre, car les chercheurs l'abordèrent sous des angles nouveaux, par exemple, celui de la subversion. On la présenta en satiriste «plus restrictive que délicate», en une critique de la société en quête «d'une discrète survie spirituelle» au travers de ses œuvres. On la plaça parmi les plus grands auteurs de fiction de langue anglaise. Les universitaires s'accordèrent à penser qu'elle combine les qualités d'intériorité et d'ironie, de réalisme et de satire de Henry Fielding et de Samuel Richardson, et s'avère supérieure à l'un comme à l'autre.

En 1940 fut fondée 'The Jane Austen Society' d'abord dans le but de préserver le cottage de Chawton, puis de célébrer le culte de la romancière, avec, ensuite, des succursales dans différents pays anglophones.

Après la Seconde Guerre mondiale, on tendit à dégager le féminisme (mot qui n'était entré dans l'*Oxford English Dictionary* qu'en 1851, et seulement au cours des années 1880-1890 dans le langage courant) de celle qui s'était intéressée à la condition de la femme et à ses difficultés sociales, dont certaines des héroïnes (Elizabeth Bennet ou Emma Woodhouse) militent en effet pour le féminisme par leur seule présence. Elle avait permis qu'une véritable culture féminine émerge de ses livres, par l'identification des lectrices à ces personnalités marquantes. Mais, en fait, elle fut la dernière des grandes écrivaines à consentir à la sujétion, à s'incliner, non sans amertume, devant la suprématie masculine, à accepter, pour ses semblables, une place subalterne, mineure, enfantine, l'indépendance d'esprit lui paraissant mal venue chez les jeunes femmes.

Aujourd'hui, l'écart continue à se creuser entre l'engouement populaire et les austères analyses universitaires qui ne cessent d'explorer de nouvelles pistes avec des fortunes diverses.

L'intérêt pour Jane Austen a incité à produire, dans les deux dernières décennies, presque trente films et miniséries qui sont des adaptations de ses œuvres.

De plus :

- En 1987, dans la série à succès de la B.B.C., *"Blackadder the third"*, *"Blackadder, la troisième saison"*, se déroulant à l'époque de la Régence, les titres des épisodes faisaient tous référence à Jane Austen, sur le modèle de *"Sense and sensibility"* : *"Dish and dishonesty"*, *"Ink and incapability"*, *"Nob and nobility"*, *"Sense and senility"*, *"Amy and amiability"* et *"Duel and duality"*.
- En 1996, *"Le journal de Bridget Jones"* d'Helen Fielding fut comme un hommage, le roman ayant été adapté au cinéma en 2001.
- En 2004, dans sa biographie, *"Becoming Jane Austen"*, Jon Spence, s'appuyant sur des lettres qu'elle avait envoyées à Cassandra, rapporta les relations entre Jane Austen et, d'une part, Eliza de Feuillide, et, d'autre part, Thomas Langloy Lefroy, émit l'hypothèse qu'elle y aurait trouvé la matière première de ses six grands romans. Cette biographie fut adaptée au cinéma par Julian Jarrold qui produisit, avec Anne Hathaway, Julie Walters et James Cromwell, *"Jane"*, une comédie romantique trop tendre (alors que l'écrivaine ne l'a jamais été) et consensuelle (alors que l'écrivaine n'a jamais cherché à l'être).
- En 2004, la romancière Karen Joy Fowler publia *"The Jane Austen Book Club"* où six Californiens d'aujourd'hui, cinq femmes et un homme, rassemblés par leur passion commune pour les six romans de Jane Austen, doivent, chacun à son tour, défendre le roman qui leur a été attribué. On peut associer les personnages avec les héroïnes et héros des romans : ainsi, en Prudie, institutrice malheureuse en ménage, on détecte des traces de la Fanny Price de *"Mansfield Park"* ou de la Ann Elliott de *"Persuasion"* ; Maria Bello, célibataire endurcie désireuse de trouver un nouvel amoureux à sa meilleure amie en instance de divorce, évoque Emma presque trait pour trait ; Kathy Baker, la doyenne du club, divorcée six fois, est plus difficile à identifier, mais a plusieurs choses en commun avec Elizabeth Bennet, notamment sa façon de faire face à l'adversité en souriant. Sont intercalés, entre les rendez-vous du club, les mille et une choses de la vie (les démêlés sentimentaux, les obligations professionnelles, le divorce d'un couple, la mort d'un parent, un accident de parachute, etc.). Le roman fut un «best-seller». En 2007, il fut adapté au cinéma par Robin Swicord qui avait déjà écrit la première ébauche d'un projet de série intitulé *"The Jane Prize"* qui avait nécessité une recherche approfondie : biographies, correspondance, visites à la "Jane Austen Society", pèlerinage sur les lieux de sa vie, rencontre avec des spécialistes de son œuvre ; son adaptation fut fidèle au roman de Karen Joy Fowler, mais il voulut ajouter une dimension supplémentaire : notre dépendance à la technique qui fait que nous n'avons jamais autant été en contact avec le reste du monde alors que notre attention aux autres, à notre communauté, n'a jamais été aussi fragmentée.
- En 2007, David Lassman, directeur du festival Jane Austen à Bath, estimant que les refus répétés de ses propres manuscrits étaient injustes, décida d'envoyer à des maisons d'édition les romans de l'écrivaine du XIXe siècle, en utilisant le pseudonyme «Alison Laydee» (un jeu de mots sur le nom de plume de Jane Austen, «A lady»), en modifiant les titres, les noms des personnages et des lieux. Mais il laissa intact le début d'*"Orgueil et préjugés"* : «C'est une vérité reconnue, qu'un jeune homme qui a de la fortune doit chercher à se marier» qui est pourtant l'incipit le plus célèbre de la littérature anglaise ! Un seul de ces éditeurs reconnut l'écriture de la romancière, et lui conseilla d'abandonner le plagiat. Un autre trouva le manuscrit original. L'agence littéraire qui représente J.K. Rowling, l'autrice d'*"Harry Potter"*, décréta qu'elle était «peu assurée de pouvoir placer ce manuscrit auprès d'un éditeur». Enfin, dix-sept éditeurs se contentèrent d'envoyer une lettre de refus type ou ne répondirent pas du tout. David Lassman écrivit alors un article intitulé *"Rejecting Jane"*, qui est une critique de l'industrie de l'édition.
- En 2007, *"Miss Austen regrets"*, téléfilm de la B.B.C. relate la fin de la vie de Jane Austen, alors qu'elle conseillait sa nièce, Fanny Knight, dans le choix d'un mari, en se remémorant sa propre expérience.
- L'États-Unienne Stephanie Barron consacra plusieurs volumes aux «enquêtes» qu'aurait menées Jane Austen en détective amateur si elle avait été aux prises avec des crimes plutôt qu'avec des

amours difficiles au XIXe siècle, style littéraire compris, ces pastiches lui permettant de lui rendre un hommage inattendu et ludique.

- À partir de 2017, à la suite d'une pétition, qui avait recueilli 35000 signatures, Jane Austen fut représentée sur les billets de 10 livres, remplaçant Charles Darwin, étant la troisième femme sélectionnée dans ce cadre, les féministes ayant salué ce choix «exceptionnel pour les femmes et fantastique pour le pouvoir du peuple».

- En 2017, la peintre et illustratrice Nathalie Novi et l'écrivain Fabrice Colin unirent leur passion pour l'œuvre de Jane Austen dans un album atypique intitulé "*Le musée imaginaire de Jane Austen*", où elle s'offre aux lecteurs en mots et en images. L'album s'ouvre comme on entre dans un musée. Une foule s'agglutine dans le hall, semble murmurer son excitation à l'idée de franchir la première porte, et d'entrer dans le monde de la romancière. Tout au long du trajet, les visiteurs sont guidés par Elizabeth, héroïne de "*Orgueil et préjugés*", qui serait, de tous les personnages de Jane Austen, celui qui lui ressemble le plus. Le musée contient six salles, chacune destinée à mettre en lumière un des romans de l'écrivaine depuis "*Orgueil et préjugés*" jusqu'à "*Persuasion*", chacune évoquant le propos principal de l'œuvre, et dépeignant les personnages porteurs. C'est un jeu incessant entre fiction et réalité, une porosité des frontières entre la vie de l'écrivaine et celle de ses personnages, qui fait de cet album un ouvrage si singulier.

\* \* \*

Avec seulement six romans. Jane Austen est aujourd'hui l'un des écrivains anglais les plus largement lus et aimés. Elle figure dans le classement des quarante auteurs classiques les plus lus au monde. Ses romans sont enseignés dans toutes les écoles d'Angleterre. S'ils peuvent paraître datés, ils n'en sont pas pour autant démodés. Ils font même l'objet d'un engouement planétaire. Pas un mois ne se passe sans l'apparition d'un nouvel essai ou d'une nouvelle édition de ses œuvres. Nombreux sont les fans de "*Orgueil et préjugés*" à rêver de prendre part aux somptueux bals tenus dans de majestueuses demeures de l'époque géorgienne. L'«austenmania» est telle qu'on est allé jusqu'à créer des cartes de tarot à l'effigie de ses personnages ("*A game of marriage*") ! Le cottage de Chawton est devenu le "Jane Austen's House Museum".

Ses lecteurs actuels ne cherchent pas à nourrir à travers ses romans une nostalgie du temps jadis, avec son rythme lent et ses règles d'amour courtois, mais y voient des modèles d'organisation pour leurs propres vies. Son réalisme, sa critique sociale mordante, son humour décalé et son ironie, sa vision des amours compromises, des problèmes financiers, de toutes ces inquiétudes récurrentes dans ses œuvres, sont toujours très contemporains, comme ils l'avaient toujours été pour toutes les générations qui nous séparent d'elle depuis deux cents ans.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoirliteraire.com](http://www.comptoirliteraire.com)